

Antonia Soulez (dir.), *Dictées de Wittgenstein à Waismann et pour Schlick*, Paris, PUF (coll. « Philosophie d'aujourd'hui »), 2 vol., 1997, 293 et 321 p.

Pasquier Lambert

Volume 25, numéro 2, automne 1998

Les modèles d'évolution en économie et en sciences sociales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027496ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027496ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lambert, P. (1998). Compte rendu de [Antonia Soulez (dir.), *Dictées de Wittgenstein à Waismann et pour Schlick*, Paris, PUF (coll. « Philosophie d'aujourd'hui »), 2 vol., 1997, 293 et 321 p.] *Philosophiques*, 25(2), 296–300.
<https://doi.org/10.7202/027496ar>

Antonia Soulez (dir.), *Dictées de Wittgenstein à Waismann et pour Schlick*, Paris, PUF (coll. « Philosophie d'aujourd'hui »), 2 vol., 1997, 293 et 321 p.

A. Soulez, qui dirige cette publication, a aussi réuni, avec J. Sebestik, les textes du *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits* (PUF, 1985) ainsi que ceux de *Wittgenstein et la philosophie aujourd'hui* (Klinecksieck, 1992). Le premier des deux volumes de cette nouvelle publication rassemble des textes inédits que Wittgenstein dicta à Friedrich Waismann dans les années 1930 pour Waismann lui-même et pour Moritz Schlick, alors que le second est un ensemble de six études critiques des traducteurs portant sur les *Dictées*. Les textes des dictées ont été établis par G. Baker et B. McGuinness, deux spécialistes anglo-saxons des études wittgensteiniennes dont le nom n'est plus à faire en ce domaine. Les textes publiés ont été retrouvés dans les papiers de F. Waismann après sa mort en 1959 et datent tous de la période 1928-1939, bien qu'il ne soit pas possible de fixer de date de rédaction précise pour chacun des ensembles de papiers dactylographiés.

***Dictées de Wittgenstein* – Volume 1 : textes inédits (années 1930)**

Ces *Dictées* sont en réalité la suite des entretiens publiés à partir des notes de F. Waismann sous le titre *Wittgenstein und der Wiener Kreis*. Elles exposent de façon claire et synthétique les présupposés et principes de base de l'analyse du langage propre à la deuxième période de Wittgenstein. Ce dernier applique sa méthode de

recherche à un grand nombre de cas particuliers d'usage du langage, par une critique de plusieurs illusions philosophiques, notamment : a) la compréhension comme état ou processus mental ; b) la conception causale du langage ; c) l'idée de corps de signification. Wittgenstein suggère plutôt d'expliquer la notion de compréhension comme une façon de concevoir ou comme la perception d'un aspect. On retrouve en outre dans ces dictées les plus représentatifs champs d'intérêt de Wittgenstein à partir des années 1930 : vérification, compréhension et signification, règle et grammaire, vision synoptique, méthode et nature de la philosophie, langue phénoménale et hypothèses, concepts de la logique, concepts psychologiques et métalogiques, etc.

Le plus grand intérêt de ces dictées est qu'on y trouve expliquée, dans les divisions intitulées « Le caractère de l'inquiétude », « Philosophie », « Vision synoptique » et « Méthode », la méthode descriptive qui sera celle de Wittgenstein à partir des années 1930 et qui trouvera sa meilleure formulation à la section « Philosophie » du *Big Typescript*, ainsi qu'aux paragraphes 89 à 133 des *Recherches philosophiques*. Les *Dictées* ne dispensent peut-être pas de la lecture des *Recherches philosophiques* ni ne les remplacent, mais en constituent un éclaircissement et un complément essentiel. Il faut noter enfin que la même attitude critique s'impose à la lecture de ces dictées que par rapport aux entretiens du Cerle de Vienne, aux *Leçons et conversations*, aux *Cours de Cambridge* et autres textes qui sont des notes de cours ou de conversations prises par des étudiants ou des disciples de Wittgenstein, mais ne sont pas — il est très important de le rappeler — de la main de Wittgenstein lui-même. Il serait étonnant, en effet, que Wittgenstein ait accepté de laisser publier ces textes sans de nombreux remaniements.

Dictées de Wittgenstein — Volume 2 : études critiques

Ce second volume réunit six études approfondies des *Dictées de Wittgenstein*. Les contributions de F. Schmitz, A. Soulez et G. Guest sont de loin les plus imposantes, occupant chacune environ 70 pages, côtoyées par des textes plus courts de J.-P. Cometti et C. Chauviré ainsi que par un texte (traduit de l'anglais) de G. Baker, éditeur de l'édition anglaise des *Dictées*.

François Schmitz, à qui l'on doit *Wittgenstein, la philosophie et les mathématiques* (PUF, 1988), examine dans « Relation interne, inférence et règle : du *Tractatus* à " autre chose " » l'évolution, à partir du problème de l'inférence, de la nécessité logique vue comme relation interne (époque du *Tractatus*) à la notion, beaucoup plus flexible, de règle au sein d'un *jeu grammatical* (époque des *Dictées*), appellation qui sera bientôt remplacée par celle, mieux connue, de *jeu de langage* (époque des *Recherches*). Les *Dictées* sont donc la source, suivant la lecture de F. Schmitz, de critiques visant les conceptions élaborées lors de la rédaction du *Tractatus*. En résumant beaucoup, nous pouvons affirmer que le *Tractatus* défend une conception de l'implication telle qu'une proposition suit logiquement d'une autre lorsque le sens de la seconde est compris dans la première. Il existe donc une relation interne (et non externe, comme le pensait Russell qui confondait alors implication et inférence) entre les propositions, relation qui dépend non seulement de la structure, mais aussi de la signification des propositions. Le tournant opéré par Wittgenstein consiste à ramener au premier plan la règle et à lui donner la priorité sur la signification, tout en soulignant l'indépendance du logique ou du grammatical sur la réalité. La thèse du *Tractatus* d'après laquelle il n'y a de nécessité que logique se trouve ainsi prolongée dans la deuxième philosophie par la thèse de l'autonomie de la grammaire par rapport à la réalité.

L'étude de Jean-Pierre Cometti sur « Le langage et l'ombre de la grammaire » commente l'une des critiques les plus considérables apportées par Wittgenstein dans le domaine de ce qu'on a appelé chez lui la « philosophie de la psychologie ». Cette critique vise à dissiper des illusions très courantes. On cherche souvent, par exemple, à

expliquer la compréhension en affirmant qu'il s'agit soit d'un état ou d'un processus mental interne, soit d'un lien avec les objets du monde externe, que viendrait déterminer la signification des mots, elle-même déterminée par les règles qui s'appliquent aux mots à l'intérieur d'un « espace grammatical ». Wittgenstein se demande pourquoi nous avons tendance à séparer les mots de leur signification et cette dernière de leur compréhension, pour les unir à l'aide d'une notion qui joue le rôle de lien causal et qui a eu un immense succès en philosophie : celle d'intentionnalité. Wittgenstein s'attaque dans les *Dièces* (et plus tard dans ses écrits sur la philosophie de la psychologie) à la conception de l'intention héritée de Brentano et y dénonce l'idée que l'on se fait de la signification lorsque celle-ci nous semble entourée de mystère, comme si elle cachait ce qui cherche à se dire dans les profondeurs de l'intention ». La façon qu'a Wittgenstein de concevoir la signification est en quelque sorte « comportementaliste » (pour ne pas dire béhavioriste), puisque toute explication qui fait appel à l'intériorité, au mental ou aux représentations est sévèrement critiquée et rejetée comme illusoire. Pour Wittgenstein, quelqu'un comprend la signification d'un langage lorsqu'il montre par son attitude ou son action sur le monde qu'il a compris ce qu'on lui dit ; c'est pourquoi la maîtrise d'un langage est analogue à la maîtrise d'une « technique ». Wittgenstein ne nie pas, évidemment, l'existence des idées ou des représentations, mais juge qu'elles sont inutiles dans l'explication de la compréhension. C'est plutôt à l'aide de critères, essentiellement comportementaux, qu'il nous est possible de dire que quelqu'un a compris le sens d'un langage (d'un ordre, par exemple).

Christiane Chauviré, qui a déjà publié un livre d'introduction à Wittgenstein (Seuil, 1989), se penche dans une très courte étude sur le concept de vague (*Vagheit*). D'après Wittgenstein, il n'y a pas de règles strictes, fixées une fois pour toutes, qui gouvernent la signification des mots et par conséquent leur usage. Il y a donc un certain « vague » dans l'emploi du langage. Cette indétermination est propre à la nature du langage et celui-ci n'a pas à être « corrigé » ou réformé : il est en ordre tel qu'il est, comme le répète souvent Wittgenstein. Cela ne signifie pas pour autant que tous les mots soient vagues dans leur usage, car certains ont une signification très précise (les noms propres, par exemple). On voit, dans ce nouveau problème qui préoccupe Wittgenstein, que le langage ordinaire devient pour lui plus capital que la logique et l'exigence de clarification définitive que celle-ci exige.

Cet intérêt pour l'usage courant du langage fait de Wittgenstein l'un des philosophes les plus attentifs à la phénoménologie du langage tel que nous l'utilisons. L'approche la plus originale, exhaustive et systématique parmi les études que nous retrouvons dans ce volume est sans doute celle de Gérard Guest, inspirée précisément par ce « motif phénoménologique » – « l'image dans le tapis », d'après l'expression de l'écrivain Henry James, reprise comme titre par l'auteur – décelable dans l'œuvre du second Wittgenstein. Ce qui préoccupe désormais Wittgenstein, c'est le primat expressif de la « chair concrète du langage ». G. Guest remarque que de l'« ockhamisme subtil » du *Tractatus* à la « phénoménologie » de Wittgenstein, il y a un retournement par lequel règle, signification, intentionnalité ou pensée deviennent des mots aussi simples et concrets que ceux désignant des objets empiriques. Les mots font tous partie, à un même degré, de la chair du langage, ce langage que Wittgenstein voudrait le plus près possible des phénomènes, des choses mêmes. Il y aurait donc, du *Tractatus* aux *Recherches* de Wittgenstein, non pas une rupture, mais un tournant à partir duquel se déplace l'intérêt pour une langue idéale à construire afin d'atteindre les phénomènes, vers une langue originaire des phénomènes eux-mêmes. Tandis que, pour le « premier » Wittgenstein, le langage, comme un voile, cachait les phénomènes, pour le « second », il est d'une certaine manière la chair des phénomènes mêmes, tels qu'ils se donnent. La plupart des interprètes croient ici bel et bien à une rupture, puisque le

projet de description pure des phénomènes originaires (fait, proposition, image, pensée) semble remplacé par un projet de vision synoptique — et donc de description illimitée — des règles qui constituent la grammaire de notre langue et qui en gouvernent l'usage. Mais G. Guest y voit plutôt un seul et même projet, dont la deuxième formulation aurait déjà été plus ou moins consciemment pressentie et recherchée au temps du *Tractatus*.

Ce projet, d'après cet auteur, serait traversé de part en part par un motif récurrent, tissé dans le fil même de la recherche philosophique, fil conducteur de la « phénoménologie » de Wittgenstein. Ce « motif » se dessine à travers trois schèmes qui reviennent constamment dans la pensée de Wittgenstein. Le premier est la critique des présupposés indus sur l'existence d'« entités métaphysiques » (sens, essences et autres « corps de signification ») présentes quelque part « derrière » ou « au-delà » des mots ; conjectures et préjugés qui naissent d'un usage fallacieux du langage. Le second est la critique de l'attitude qui suppose l'action de processus physiques ou physiologiques de nature psychique ou mentale tels que des « intentions », des « actes » ou « visées » de sens, qui sont autant de modes de l'intentionnalité, représentations, images mentales et autres manifestations obscures et imperceptibles « causant » prétendument certaines « réactions » de signification ou de compréhension. Le troisième, enfin, est la critique de toute théorie affirmant que la grammaire et les règles de notre langue devraient être fondées en référence à une réalité qui leur est totalement extérieure, pour ainsi dire transcendante, qui leur préexisterait et les justifierait en droit ; la thèse bien connue de Wittgenstein étant, par opposition, que la grammaire est « autonome » par rapport à la réalité. La signification d'ensemble du projet wittgensteinien serait dès lors, à partir de ces trois schèmes de critiques philosophiques, de s'acheminer vers l'élaboration de la « grammaire philosophique », en vue de « *montrer qu'il n'est nullement nécessaire* — à supposer que cela fut même possible — d'entreprendre de " *sortir du langage* " pour comprendre comment il se rapporte à la " *réalité* " et comment il la " *signifie* " » (p. 129).

Dans « *Comment lever l'inquiétude du philosophe ? Une question de modèle pour une méthode de synopsis* », Antonia Soulez porte elle aussi son attention sur le changement dans la méthode utilisée par Wittgenstein dans le *Tractatus* et les *Recherches*, mais en adoptant une perspective différente. Selon l'auteur, la philosophie se réduit pour Wittgenstein (aussi bien durant la première que la deuxième période) à une méthode affectée par toute modification survenant dans sa pensée. Le formalisme du *Tractatus* est tout d'abord, suivant le terme de l'auteur, « désaffirmé » à la suite de l'échec de la théorie de l'image, ce qui entraîne d'autre part l'impossibilité d'une analyse définitive de la proposition. Wittgenstein chercherait ensuite une nouvelle méthode afin de comprendre correctement, cette fois, le lien entre le langage et la réalité, mais une méthode qui ne fasse pas « sortir du langage ». Ce serait la conception du « modèle » de comparaison entre langage et réalité qui viendrait tout changer, et non la méthode elle-même, qui se trouve cependant modifiée par le modèle utilisé. Le nouveau modèle, « grammatical » mais encore lié à une « méthode de comparaison » qui est toujours une « méthode de projection logique », exploiterait alors toutes les possibilités du langage, à travers une multiplicité d'analogies flexibles et variables à l'infini, et tiendrait compte des règles de la grammaire tout en rendant compte aussi de sa créativité.

Gordon Baker s'est fait connaître par ses nombreuses publications, écrites en collaboration avec P. Hacker, comme l'un des plus importants spécialistes anglo-saxons de la pensée de Wittgenstein. Il nous livre ici une interprétation de la méthode de Wittgenstein en partant de la comparaison entre le calcul et la pensée : « penser, c'est opérer avec des signes ». L'auteur laisse entendre que Wittgenstein aurait ainsi dressé la grammaire du mot « penser » et qu'il l'aurait tenue pour valable jusque dans ses

derniers écrits. Cette conception de la pensée comme calcul s'oppose aux préjugés qui voudraient que la grammaire n'ait rien à voir avec de telles analogies, et la méthode comparative de Wittgenstein, qui vise à dissiper ces « préjugés grammaticaux », pourrait avoir quelque affinité avec la psychothérapie d'orientation psychanalytique. C'est précisément l'occasion pour G. Baker de vérifier la ressemblance qu'il peut y avoir entre la psychanalyse et la méthode de Wittgenstein. La première différence fondamentale est que les malaises observés par Wittgenstein sont toujours de nature « intellectuelle », alors que ceux examinés par la psychanalyse sont de nature « émotionnelle ». Du point de vue philosophique, ce qui est recherché est une nouvelle manière de voir qui éviterait les préoccupations ou les préjugés à la source du malaise. La « liberté » ou « disponibilité » requise par la thérapie n'est pas sans rappeler l'ouverture d'une vision autre qui est nécessaire pour que le « changement de paradigme » dans les termes de T. Kuhn soit possible. Pour que la « conversion » ait lieu, le patient sous traitement philosophique doit être amené à voir que ce qu'il conçoit comme une nécessité n'est en réalité qu'une « contrainte subie » ou une « habitude conceptuelle ». Mais peut-on vraiment être « guéri » de façon exclusivement rationnelle en faisant abstraction de l'arrière-plan émotionnel sur lequel la volonté a sans doute beaucoup moins de prise ? L'idée que l'on puisse être « délivré » d'habitudes grammaticales pathologiques comme on pourrait l'être de problèmes obsessionnels et compulsifs fait abstraction d'une forme de « refoulement » de nature purement émotive — et non conceptuelle — sur laquelle on a en général bien peu de contrôle. Il n'est donc pas assuré que malgré une bonne « prise de conscience » du problème, ce dernier disparaisse de lui-même. Voilà sans doute l'une des lacunes principales de la « méthode » de Wittgenstein.

On aura compris que ces études ne s'adressent pas à un public de non-spécialistes et ne consistent pas, de ce fait, en une introduction à la pensée de Wittgenstein. Elles abordent plutôt des problèmes très précis, qu'on retrouve ailleurs dans l'œuvre de Wittgenstein, mais surtout centrés, ici, sur les *Dictees* Volume I auxquelles il convient de se référer constamment.

Pasquier Lambert
Université de Montréal